ses Ammonites acceptent le judaïsme et la circoncision. Nabuchodonosor s'était humilié devant Daniel comme les Ninivites devant Jonas. Trêves intermittentes dans la conspiration des démoniaques idoles et des despotes contre le Seigneur. Les rois de Perse apparaissent les plus prompts à s'humilier devant lui, et les plus humains.

Au résumé, quand les critiques font naître le Christianisme des écoles alexandrines, du socratisme ou de l'Avesta, ils oublient que Socrate procède peut-être directement de la Bible, en tous cas de l'Égypte, laquelle procède de Moïse et des docteurs juifs qui devaient plus tard diriger l'enseignement d'Alexandrie. Quant aux dogmes de l'Avesta, les uns dérivent visiblement de la Révélation primitive ; les autres, des vérités inculquées aux mages et aux rois de Perse par les prophètes.

Les Prophètes.

Ceci ne sera qu'un avant-propos à l'étude des prophéties *messianiques*, hors de place en ce volume.

Il s'agira seulement ici de la biographie de quelques prophètes et de leurs prophéties *historiques*. Je réserve pour l'étude du Messianisme le débat analytique sur l'authenticité ; c'est-à-dire la constatation de l'*endurcissement* des négateurs, puisque leurs efforts désespérés aboutissent à reconnaître aux prophéties messianiques une antériorité d'*au moins* deux siècles sur la vie du Christ. D'ailleurs la discussion reste stérile, car leur primordial argument est l'impossibilité de la prophétie. Nældeke l'avoue : « Une prophétie où Cyrus est nommé « par son nom ; une autre où les Mèdes et les Perses sont « appelés pour la destruction de Babylone, ne sont *natu-* « *rellement* pas l'œuvre d'Isaïe, *qui ne pouvait connaître* « *d'avance les événements*. » Inutile d'insister de nouveau

sur la possibilité métaphysique et la probabilité morale du miracle.

L'objection tirée des Tirésias et des Cassandre rentre dans cette objection générale : on trouve du christianisme dans le paganisme, donc le Christianisme est faux. — Nous pouvons mieux conclure : Donc il subsistait des vérités dans le paganisme. — La croyance de tous les anciens aux prédictions prouve que, malgré quelque charlatanisme, ils eurent des raisons personnelles de croire au don d'anticipation intellectuelle, ou bien qu'ils possédaient de son existence une notion ancestrale. Le Messianisme hors d'Israël permet de constater que toute l'antiquité est un cri qui appelle ; tout le paganisme rend témoignage à la vérité perdue et à la vérité attendue.

Il exista aussi dans le paganisme, et même en Israël, des divinations démoniaques. Tandis que les prophètes inspirés de Dieu expient par la prison et la mort les dures vérités qu'ils apportent au roi ou au peuple, de faux prophètes, moyennant finance, disent la bonne aventure ; si quelque influence surnaturelle les suggestionne, l'origine en est révélée par des crises furieuses qui contrastent avec le calme d'un Ézéchiel ou d'un Isaïe. Et les messages de ceux-ci ont une autre portée sociale que les oracles individuels sollicités des devins.

L'assertion qu'Israël ne constitue aucune exception dans les analogies de l'histoire, répugne aux rationalistes de bonne foi ; M. Vernes écrit : « Les analogies qu'on « cherche au prophétisme hébreu sur le terrain des reli- « gions de l'Asie occidentale ou de la Grèce ne portent « guère que sur des détails d'importance secondaire. « Aucun phénomène de l'histoire littéraire de l'antiquité « ne ressemble à celui que nous présente la collection « prophétique de l'Ancien Testament... On a souvent « voulu expliquer comment le prophétisme israélite « aurait débuté par des manifestations grossières avant

« d'atteindre son degré de haute inspiration morale... La « démonstration qu'on a prétendu donner de cette thèse « trahit une précipitation peu scientifique. Les faits « manquent pour établir une pareille filiation. »

On objecte l'obscurité des prophéties : elle est une conséquence de la loi de l'option. Il faut qu'on puisse croire ou ne pas croire. *Chaque prophétie de la Bible sur le Christ représente une lettre isolée de la phrase messianique.*

On objecte la non réalisation de certaines prophéties *historiques*. Mais plusieurs étaient conditionnelles ; les pénitences suspendirent les fléaux prédits. D'autres concernent la fin de la terre. Quant aux prospérités annoncées à Jérusalem, et dont l'inaccomplissement est l'un des gros arguments de la critique, il est manifeste que cette domination sur le monde concerne la Jérusalem céleste, c'est-à-dire le Christianisme. Il suffit, pour le comprendre, d'ouvrir les prophètes. Isaïe l'exprime clairement : « Lorsque s'élèvera de Jérusalem sa splendeur, et que « son sauveur s'allumera comme une lampe... Alors les « nations verront ton Juste, et *tu seras nommée d'un nom « nouveau* que la bouche de Jéhova lui-même nommera. » En présence du ciel il faut croire ou nier. Beaucoup de protestants ne peuvent pas nier et ne veulent pas croire ; ils sont les pitoyables inventeurs du Christ non Dieu, mais divin. Ces partisans du juste milieu, sans reconnaître la transcendance des prophéties, déclarent que « dans le « cœur de l'homme de bien existe un véritable oracle ». Que Dieu nous laisse les athées, mais nous délivre de la métaphysique bourgeoise !

Il suffirait, pour authentiquer les prophéties, de la contradiction des négateurs. L'un avoue leur date mais nie l'accomplissement ; l'autre reconnaît cet accomplissement, mais conclut que la prophétie fut postdatée. Tous désespérément s'agitent dans le cercle où les enferment l'histoire

des empires asiatiques, l'irrécusable biographie du Christ, et le témoignage écrit des Israélites contre eux-mêmes.

Au point de vue catholique, qui est l'ancien point de vue hébraïque, la prophétie constitue un don surnaturel concédé par Dieu pour accréditer une vérité, et relatif à la connaissance des futurs *contingents*, ce qui la distingue de la pronostication naturelle. Elle représente, dirait Kant, une suppression anticipée de la catégorie du temps. « Elle « est un genre de miracle, écrit le cardinal de la Luzerne. « Celui-là seul peut donner une connaissance certaine « des événements cachés dans l'avenir, qui est le maître « de les déterminer, et qui, étant la Cause première de tout « ce qui existera, peut donner à ses prédictions l'accom- « plissement, sans déroger aux causes secondes qu'il dis- « pose à son gré, sans faire violence aux causes libres, et « sans rien retrancher aux causes nécessaires... Tout cet « ordre, et par conséquent la prophétie, se rapporte au « salut de l'homme et à la vraie religion. Nous voyons « dans les Livres Saints toutes les prophéties se rappor- « ter comme à leur fin, soit immédiate soit médiate, à « l'objet spirituel. » Les deux principales preuves de la religion sont, l'une externe : son développement et ses miracles ; l'autre interne : sa doctrine.

M. l'abbé Trochon expose, dans son *Introduction aux prophètes*, la modalité des prophéties. Les auditives, par voie de communication psychique, sont les plus fréquentes. Les visions se rencontrent surtout chez Ézéchiel ; la majorité des exégètes les attribuent, après saint Jérôme, à une excitation sensorielle subjective plutôt qu'à un spectacle extérieur. Objectives ou non, Dieu a suscité les images dans l'esprit de ses interprètes. Un autre mode de communication, moins spécial aux prophètes, était le songe.

La prophétie constituait un don transitoire. Dieu parlait par la bouche de ses interprètes, sans que leurs

facultés personnelles fussent alors interrompues comme l'ont supposé Philon et quelques alexandrins qu'Origène et saint Basile réfutèrent. La vision se teintait dans leur esprit ; on ne peut nier ni l'illumination intérieure ni la coloration par l'écran.

Comme organisation sociale, les prophètes représentent nos religieux ; les lévites, notre clergé séculier.

La Bible nomme souvent les prophètes serviteurs de Dieu, hommes de l'esprit, messagers de Jéhova, pilotes, pasteurs. Leur chaîne relie Moïse au Christ.

Il exista des monastères hébraïques ; mais, remarque M. Le Hîr, « ces écoles de prophètes n'étaient pas des « écoles de *prophétisme*. Les prophètes y enseignaient « simplement à bien croire et à bien vivre. Ils suppléaient « à l'office des prêtres. » Là se perpétuait l'enseignement oral, complémentaire de la Loi, et se fondait la théologie hébraïque. Là s'enseignaient les arts sacrés. Mais les grands prophètes demeurent indépendants de ces collèges, qui disparaissent avant l'époque des Machabées. Dès lors la prédication se confond avec le ministère lévitique ; d'où les lectures de synagogues.

Ainsi « prophète » ne signifia pas nécessairement prédiseur, mais parfois missionnaire, interprète de l'esprit de la Loi, homme apportant aux hommes la parole de Dieu, au lieu que le lévite transmettait à Dieu leurs prières. Il n'est pas essentiel que le *Nâbi* révèle l'avenir ; il l'est que sa parole contienne quelque révélation divine.

Dans l'ascension collective de l'antiquité vers son affranchissement de la matière, le prophétisme hébreu marque un degré. L'aube apparaît du jour qui ne finit pas. L'utilité de la douleur s'affirme. Déjà le vrai privilégié c'est Lazare. Les prophètes spiritualisent le sacerdoce : « Ils n'ignorent pas, dit M. Le Hîr, que Dieu conduit son « œuvre à son dernier terme par voie de développement « et de progrès, et qu'à un état moindre doit succéder un « état meilleur... Ce développement est tel qu'on ne l'ex- « pliquera jamais sans recourir à une série continue de « révélations surnaturelles. Mais se développer n'est pas « changer ; l'arbre garde sa nature, et l'homme reste le « même en croissant. »

La connaissance de l'âme est popularisée par les prophètes. Ils pratiquent la vie intérieure ; ils prient Dieu d'effacer leurs fautes cachées. Ils luttent contre la tendance d'Israël vers un monothéisme idolâtrique dès qu'il ne s'agit plus de polythéisme. Tout degré inférieur de vie morale permettant d'entrevoir certaines vérités du degré supérieur, ils annoncent l'immortalité rétributive et soupçonnent le dogme de la résurrection des corps, la possibilité pour Dieu de sauver des évolutions de la matière non seulement les essences, mais les formes. Ils regardent Dieu dans la Providence plus que dans la Création ; ils l'appellent Jéhova, non Élohim. Souverain de l'armée des cieux, Zebaoth, ils le montrent dominateur de ces astres qu'adoraient les Philistins et Moab. Ils le savent spirituel, éternel, Un d'essence. Le messianisme d'Isaïe, parfois celui d'Ézéchiel impliquent la Trinité. Mais, n'ayant pas reçu la mission d'écrire la Genèse, ils manifestent une ignorance cosmogonique qui rend plus évidente l'inspiration de Moïse ; à eux comme à la plupart des Anciens, la terre semble un cercle plat surmonté d'une voûte.

En soumettant à Dieu chaque pensée de l'homme, ils n'écrasent point celui-ci sous la fatalité eschylienne ; leur Oreste pécherait librement ; Dieu ne condamne pas au crime, mais à l'expiation. Et qui revient au Seigneur est pardonné : « Quand vos péchés seraient écarlates, ils « deviendront, dit Isaïe, blancs comme la neige. » Mais l'homme ne peut rien spirituellement sans la prière et sans la grâce. Et la vie n'a pas son but en elle-même ; les générations meurent comme les insectes.

La colère des prophètes se concentre contre le culte des faux dieux, l'une des formes antiques de l'idolâtrie qui en revêt tant d'autres, culte de l'or, culte des honneurs, aujourd'hui comme jadis.

Les prophètes développent la pensée de Moïse et annoncent la révélation du Christ. Ils sont les successeurs des patriarches et les prédécesseurs des saints.

Sauf la frappante prédiction de Noé, et les promesses temporelles des patriarches à leur peuple réalisées en David et en Salomon, le Pentateuque renferme peu de prophéties qui ne soient *directement* messianiques. C'est avec David que les prophéties historiques commencent à se mêler plus intimement à un messianisme dont la précision croîtra sans cesse.

Les prédictions de David coïncident avec une spiritualisation doctrinale. Lorsque ses psaumes ne révèlent pas l'avenir, ils paraphrasent magnifiquement ces quelques vérités : La douleur est une bienfaitrice ; les larmes, une semence de joie. Inébranlable devient l'homme qui se confie à Dieu ; sans Dieu tout effort moral reste stérile. — Tel psaume projette une lueur d'éclair sur quelque problème métaphysique : « Vous avez de loin, Seigneur, connu « mes pensées, prévu mes « voies. » Peu de psychologie et de naturalisme dans ces odes inspirées par l'Esprit-Saint. Poésie métaphysique qui se déroule au-dessus de nous, entre Dieu et le prophète-roi ; monotone comme la mer, faite de cinq ou six pensées, et cris vers Dieu plutôt que pensées, elle apparaît sublime ou fastidieuse, selon que l'on croit ou ne croit pas.

Deux siècles après David, Abdias et Joël ouvrent la série des dix-huit prophètes canoniques.

Sans anticiper sur le débat de leur authenticité, on peut

préjuger la valeur des attaques de la Critique Nouvelle d'après ses conclusions contradictoires au sujet d'Isaïe sur lequel s'est concentré l'effort des négateurs : Quelques-uns attribuent à un prophète antérieur le début du chapitre II ; Roorda le considère comme le seul texte certain d'Isaïe, et attribue le reste à Michée. Gésénius attaque le chapitre VII ; Hitzig en reconnaît l'authenticité. Koppe voit dans le chapitre XII un hymne postérieur ; Gésénius avoue son authenticité. Berthold attribue les chapitres XV et XVI à Jérémie ; Maurer et Knobel, à Jonas. Eichhorn rejette le chapitre XIX, que Rosenmüller, Ewald et Hendewerk reconnaissent comme incontestablement d'Isaïe. Movers attribue le chapitre XXIII à Jérémie ; Rosenmüller à un prédécesseur d'Isaïe ; Gésénius et de Wette à Isaïe. Telle est l'unité de conclusions où conduisent le dédain de la tradition unanime, les bésicles substituées aux yeux de l'âme, le rejet de tous les témoignages externes, enfin l'ergotage sur des nuances prétendues d'archaïsmes ou de néologismes, alors que, selon Renan, l'idiome hébreu reste, à partir de David, irrévocablement fixé ! L'on continuera ici de croire à l'intégrité de ces colosses d'une personnalité si intense : Isaïe, Daniel, Ézéchiel.

La liste canonique ne comprend que les prophètes dont les textes subsistent. Mais, outre les antérieurs, comme Samuel, David, Elie, les talmuds juifs en mentionnent beaucoup de plus récents dont les prédictions, moins importantes, ne furent pas consignées.

La biographie des prophètes tient dans ces lignes de Bossuet : « Presque tous, ils ont souffert persécution pour « la justice. On voit Élie et Élisée toujours menacés. « Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des « rois qui, à la fin, l'ont immolé à leur fureur? Zacharie « est lapidé ; Ézéchiel paraît toujours dans l'affliction ; « les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables ; « Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont

« été contredits et maltraités; et tous nous ont fait « voir, par leur exemple, que si l'infirmité de l'ancien « peuple demandait en général d'être soutenue par des « bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël « et les hommes d'une sainteté extraordinaire étaient « nourris dès lors du pain d'affliction et buvaient par « avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au « Fils de Dieu. »

Le plus ancien des grands prophètes, Isaïe, vécut au début de la période assyrienne, non en ascète errant comme Élisée, mais à Jérusalem, près de la cour d'Osias, puis de Joathan, d'Achaz et d'Ézéchias. Il eut deux fils. D'après les traditions rabbiniques, il fut scié vif sous Manassé. Messianique, on a pu nommer ses prophéties un évangile. Ses principales prophéties historiques concernent la dévastation de la Judée, la domination puis la perte de Babylone, les conquêtes de Cyrus. Les rationalistes Reuss et Seinecke reconnaissent le pathétique et la clarté de son style. Tour à tour élégiaque comme Jérémie, ou grandiloquent comme Ézéchiel, il caresse ou foudroie, mais avec mesure, sans l'impétuosité d'Osée et d'Amos. On lui accorde d'ordinaire le premier rang parmi les écrivains bibliques.

Jérémie n'est point le saule pleureur de la légende. Styliste médiocre, rustre, dit saint Jérôme, et d'une prose monotone et diffuse, il vaut, selon Reuss, « par la tâche « qu'il s'est imposée et dont il s'est acquitté avec une si « admirable énergie ». De race sacerdotale, il cite sans cesse le Pentateuque, surtout le Deutéronome que la critique a, contre toute vraisemblance, essayé de lui attribuer. Sa biographie, assez détaillée, n'est qu'une lutte contre les faux prophètes, les prêtres infidèles, les adorateurs d'Astarté; puis, le châtiment venu, une pénétrante Lamentation sur Israël.

Une idée de grandeur tragique s'attache au nom

d'Ézéchiel. Le tonnerre de ses menaces prophétiques a terrifié les exégètes; volontiers ils lui refuseraient un cœur. N'en croyez rien; deux petites phrases l'ont trahi: sa colère est la brusquerie des tendres. Pour énoncer le verbe divin, il comprime sa blessure. Dédaigneux de la forme, son œuvre est un ruissellement de poésie. Si cette préférence était permise pour le poète, je le relirais plutôt qu'Isaïe. Un seul profane approche de ce lyrisme, Eschyle; mais la Vision sur la chute de Tyr m'a diminué le début des Perses. L'authenticité d'Ézéchiel est inattaquable, et, dit Keil, unanimement reconnue. Aussi son messianisme est-il attribué par certains critiques aux idées ambiantes, et (j'ose citer) « à une prostration d'es- « prit sacerdotal augmentée par la durée de l'exil et de « la captivité ». Après Ewald, auteur de ce jugement, de Wette et Gésénius concluent à la pauvreté intellectuelle du prophète. Le rationaliste Reuss et Victor Hugo ont reconnu la grandeur d'Ézéchiel, faite de solitude et d'infini; rien de la vulgarité des foules ne l'a souillé. Parmi les innombrables jugements de rabbins et de Pères, le plus beau est de saint Jérôme qui le compare à l'océan et au labyrinthe des mystères de Dieu. Ézéchiel fait succéder aux avertissements miséricordieux de Jérémie les menaces de Dieu vengeur mais qui sauvera les repentants.

Daniel est un trait d'union. Trait d'union entre Israël et les vieilles monarchies asiatiques dont l'esprit pénètre intensément son œuvre, en dépit de l'inconcevable cécité de critiques acharnés à l'attribuer à l'époque d'Antiochus, ce qui les débarrasserait des prophéties historiques, mais non des messianiques. Trait d'union encore entre la psychologie transcendantale, la Bible et le Christianisme. Pourquoi les exégètes catholiques se bornent-ils à demander le témoignage des cylindres assyriens? Il faut, pour s'expliquer Daniel, relire certaines tragédies asiatiques des Grecs, puis comparer avec la doctrine

catholique l'étude des phénomènes surnormaux. La science de Croockes commente le festin de Balthazar.

La biographie du prophète concorde avec ces analogies intellectuelles. Emmené à Babylone, il vécut à la cour et parmi les Mages dont Dieu lui permit de confondre les connaissances occultistes. Poussé en faveur par Aschpenaz, chef des eunuques, qui le surnomma Beltschassar, on conjecture que lui-même et les trois compagnons qu'il éleva en dignités justifiaient ce verset d'Isaïe : « Et de tes fils on en prendra, et ils seront « *eunuques* dans le palais du roi de Babylone. » Sa réputation de sagesse commence au procès de Susanne, récit où éclate la vérité psychologique. Il lutte contre les défaillances de la foi chez ses frères de captivité. Sa faveur, poussée au comble par ses interprétations des songes royaux, lui procure une tolérance religieuse interrompue par les caprices d'orgueil des despotes assyriens. Daniel vit la fin de la Captivité, mais, nonagénaire, resta pour y mourir à Babylone.

Sa première interprétation de songe date de la seconde année de Nabuchodonosor. On y remarque un phénomène de lucidité, puisque seul il put d'abord retrouver le fil du songe que le roi avait perdu. Cette supériorité sur les devins venait de la Cause dirigeante : « Il y a un Dieu « qui révèle les mystères. Voici, roi, ton songe et tes « visions. » Ici la grande prophétie historique et messianique de Daniel. De sa biographie, cette conclusion semble ressortir, que Dieu utilise parfois les phénomènes surnormaux ; il les laisse diriger le reste du temps par ces esprits purs que vénèrent les Chaldéens de Nabuchodonosor, et que le roi lui-même nomme « ceux qui veillent « et qui sont saints ». Une autre conclusion, identique à celle qu'on tire des auteurs classiques, c'est la légèreté du maquillage qui voilait aux païens la vérité.

La modalité extérieure du second songe de Nabuchodonosor ne se recommande à l'attention que par la vérité psychologique, qu'un apocryphe eût évitée, de ce rêve où, sans transition, le roi voit animal l'objet qui était arbre. L'incohérence des songes est voulue ; pour combiner l'assistance transcendante avec les conditions du mérite, Dieu nous dépiste. L'antiquité a toujours distingué de ces exceptionnels avertissements nocturnes les rêves vains.

Il faut demander au théâtre le graphique des évolutions de l'humanité. Aucune scène n'approche de la scène athénienne ; cependant les femmes de Racine représentent une valeur morale inaccessible aux si touchantes femmes d'Euripide. C'est qu'Iphigénie et Andromaque ont découvert dans le Christianisme le secret qu'elles pressentaient dans la pénombre hellénique. Puis quels désagréables voisins seraient les matamores de Corneille, si Polyeucte et le Cid eussent ignoré le Dieu du Calvaire ! C'est que le Christianisme a fait agneaux les tigres, selon l'oracle d'Isaïe, ou du moins a atténué le virus de l'orgueil. Nabuchodonosor chrétien, c'est Louis XIV, et le despotisme asiatique n'est plus possible. Daniel chrétien, c'est le prêtre, et l'union entre le visible et l'invisible est précisée.

Aujourd'hui où le paganisme essaie de renaître, l'incroyant n'obtient plus du Ciel, à supposer qu'il les mérite, que les miracles rudimentaires de la psychologie transcendantale. Eux seuls ont soutenu les païens de bonne volonté. Quant aux influences directes des esprits sur la matière, constatées par les enquêtes actuelles, elles servirent souvent, dans l'antiquité, d'intermédiaire à la manifestation des décrets divins. Nos psychistes peuvent revoir des doigts, subitement matérialisés, s'articuler pour écrire ; mais le miracle infligé à Balthazar, profanateur des vases sacrés, ce fut que la main écrivît sur l'en-

duit du mur : *Mané, Thécel, Pharès,* (compté, pesé, détruit). Tout, dans cet épisode de Daniel, en atteste la vérité historique ; a-t-on comparé l'intervention politique de la reine-mère avec celle d'Atossa dans les Perses ? Mais qu'était Balthazar ? Évidemment ce surnom (Beltschassar) déjà donné à Daniel lui-même, est un titre honorifique. Sans doute il s'agit de Nabonide (le Labynète d'Hérodote) plutôt que du Belsarrussur des cunéiformes. Saisissante simplicité du récit : « Alors apparurent des « doigts et comme une main qui écrivait près du candé- « labre sur le stuc de la muraille ; et le roi voyait le mou- « vement de la main qui écrivait. Alors le visage du roi « changea, ses pensées se troublèrent, ses reins se relâ- « chèrent, et ses genoux s'entrechoquaient. »

Comme progrès doctrinal, on doit à Daniel une claire notion de la résurrection rétributive : « Les sages brille- « ront comme la splendeur du firmament ; et comme les « étoiles, en des éternités sans fin, ceux qui auront ensei- « gné la justice. » Le contexte se rapporte à la résurrection des corps, dogme indépendant du dogme de l'immortalité, auquel se rapportait sans doute le cri de Job : « Après ma chair, je verrai Dieu ; mes yeux le verront, « non ceux d'un autre. »

Cet aperçu hâtif sur les quatre grands prophètes ne peut aucunement donner la mesure du prophétisme hébreu, ministère d'admirable charité, d'héroïsme et de vie surnaturelle. Et je crains de ne pouvoir résumer mieux les plus éclatantes parmi les prophéties *historiques*. Tout ceci exigerait des volumes ; je renvoie aux textes annotés.

On ne s'improvise pas prophète. Les *Contemplations* démontrèrent l'incapacité d'un très grand poète à se hausser au rôle de voyant. L'avenir n'est descellé que par

Dieu. La pronostication naturelle ne peut se confondre avec les révélations transcendantes.

Outre les prémonitions individuelles, il exista chez les nations polythéistes certaines prédictions générales ; mais nulle part hors d'Israël cette continuité d'hommes pour qui l'avenir fut le présent ; qui à certaines minutes y vécurent, comme nous revivons le passé par ce phénomène de la mémoire que l'habitude nous empêche d'admirer. Prophètes se succédant durant six siècles, et sans rien de commun qu'une sainteté héroïque et l'humilité.

Ce m'est une honte autant qu'un remords d'avoir naguère, sans les connaître, souri des prophéties. Que ne lisais-je la Critique négative ! Aujourd'hui sa cécité me resterait inexplicable, si, après Moïse et avant le Christ, Isaïe n'eût affirmé que Dieu endurcit qui veut ne pas croire.

D'abord il n'existe comme *textes* sérieusement contestables que deux ou trois prédictions des petits prophètes. L'exégèse reconnaît que saint Jérôme a messianisé à tort un verset d'Aggée. Où il parle du « Désiré des nations » il faut lire : « les choisis des nations ». Voici le texte hébreu et des Septante : « J'ébranlerai tous les peuples, « et à moi viendront les choisis des nations. Je remplirai « de gloire cette maison ; plus grande sera sa gloire der- « nière que la première ; ici je donnerai la paix. » Voilà donc une prophétie concédée au rationalisme ; encore pourrait-on, à défaut de messianisme direct, continuer d'y voir une prophétie historique, puisqu'il s'agit de la construction du nouveau Temple, celui qui devait assister au début de l'Église universelle.

Les négateurs objectent l'inaccomplissement, total ou partiel, de certaines prophéties historiques relatives au monde ancien. Elles nous paraissent inaccomplies à cause du silence de l'histoire ; chaque progrès de l'orientalisme en réduit le nombre. L'assyriologie vient de découvrir ce